

Avant-propos

C'est cela, le contrat : 7500 signes, une fois par semaine. Heure limite : 17 heures, le vendredi. Parution, le lundi.

En journalisme, pour paraphraser Léonard de Vinci, « toute contrainte m'est grâce ». J'ai toujours aimé le carcan du journalisme : on vous donne un jour, une heure, un espace — à vous d'obéir et de faire entrer dans cette enveloppe votre « regard ». Car c'est cela, aussi, le contrat, passé en 2008, avec *Le Figaro* : « Ton regard, aussi bien celui du romancier que celui du journaliste, sur tout sujet qui t'intéresse. 7500 signes. »

Alors, ça se passe comme ça : une bonne partie de la semaine, on prend des notes, on interroge, on fouille des archives, on consulte plusieurs ouvrages, on « e-maile » à des correspondants (amis et contacts aux États-Unis, en province, en Asie), on rencontre tel ou telle, on fait un saut à l'étranger, bref on picore, on engrange, on noircit « le moleskine », l'indispensable et irremplaçable carnet de notes. On renifle l'air du temps, ou bien on décide de ne pas du tout subir l'emprise de l'actualité et de choisir un thème différent, éloigné des « news » chaudes et

immédiates. Ce faisant, on s'instruit, on s'enrichit, on réfléchit. En écoutant le fils d'un grand résistant, ou un ami intime de Camus, ou en correspondant avec Simon Leys, en recueillant les propos d'Edgar Morin, en relisant, parce qu'on cherche une citation, du La Fontaine ou du Balzac, en obtenant des infos inédites parvenues d'Iran, de Birmanie, de Washington, on se dit que ce métier demeure une providence, un bonheur : à tous les coups, on apprend. À tous les coups, on gagne.

On gagne en connaissance de l'époque, en réflexions sur le passé — le sien propre, ou celui du siècle dernier —, en projection sur le présent et l'avenir — le sien propre, ou celui du XXI^e siècle —, en tentatives de réponse aux éternelles questions : de quoi donc sont faits les hommes et les femmes ? Ensuite, il est temps de classer, éliminer, « peigner », parce que, bien souvent, quarante pages de notes peuvent vous encombrer. Il a fallu beaucoup travailler. Maintenant, il est nécessaire de construire, afin d'obéir à la « contrainte » qui est une grâce : 7 500 signes.

Un « signe », c'est aussi bien une virgule, un blanc entre deux mots, qu'un guillemet ou un point d'exclamation et, naturellement, des lettres qui forment des mots, lesquels traduisent une pensée ou proposent une image. La plupart du temps, on dépasse le compte : 9 000, voire 10 000. Alors, il faut sarcler, faire la chasse aux adjectifs inutiles, aux effets répétitifs, à la tentation du mot d'auteur ou de la recherche d'un vocabulaire qui veut provoquer ou intriguer le lecteur. On rabote, on essaie de ne conserver que l'essentiel, ce que l'on croit être l'essence même d'un « papier », on n'oublie jamais la jolie phrase qu'un directeur de rédaction prononça

un jour à l'adresse de mon ami Tom Wolfe lorsqu'il faisait ses débuts dans le New York des années 60 : « Arrête-toi quand ça devient emmerdant. »

En vérité, il ne faut jamais être « emmerdant », jamais. C'est la Première Loi de l'écriture journalistique — mais j'ai tendance à penser qu'elle s'applique à toute littérature, car j'ai la certitude que les deux disciplines sont liées, connectées. Deuxième Loi : il vaut mieux bien démarrer. Ce que les Anglo-Saxons appellent la *catch phrase* doit susciter la curiosité du lecteur, l'accrocher. Le plus bel exemple reste l'incipit de *La Chartreuse de Parme*. Stendhal n'était pas seulement un grand romancier, il possédait le don inné du concentré journalistique : « Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan, à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi, et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur. » Tout est dit : où, quand, quoi, qui, pourquoi. Mais j'ai appris que l'on ne pouvait s'arrêter à ce seul et strict dogme. Pour moi, une « chronique », un « regard », doit s'apparenter à une *short story*, une nouvelle. Il entre, dans le procédé, un besoin de poésie parfois, d'humour souvent, de soin du style, une ambition quasi musicale. On essaie de visualiser, d'abord, on peut aussi étonner, intriguer, on peut et l'on doit, surtout, informer. Troisième Loi : eh bien, oui, il faut informer. Il ne suffit pas d'étaler son humeur, de souhaiter faire valoir ce qu'on croit être son talent de conteur, portraitiste, sa recherche de psychologie et d'observation du langage des corps, vous devez, aussi, apprendre quelque chose à qui va vous lire. Quatrième Loi : savoir finir. Flaubert disait : « La bêtise

consiste à conclure. » Alors, on se résout à être un peu bête, en effet, et à conclure — c'est-à-dire, trouver la « chute », les dernières phrases, images ou déclarations qui ferment la marche et ouvrent à plus ample réflexion.

Avec Ludovic Escande, qui a contribué à éditer ce recueil, j'ai étalé sur le sol de mon bureau quelques-uns des « regards » publiés au cours de deux saisons (2008-2010). J'ai souhaité y ajouter d'autres « papiers », parus dans divers magazines. Nous nous sommes aperçus, au bout de quelques minutes, que se trouvaient là, éparpillés, certains thèmes qui traversent tous mes romans, des *Feux mal éteints* jusqu'aux *Gens*: l'Amérique; les écrivains; le cinéma; les femmes; les artistes; le souffle de l'Histoire, l'air d'une époque, de plusieurs époques; la fragilité et l'impermanence des êtres et de la vie. La complexité du monde. La notion, à moi inculquée par un excellent prof de philo: « Toute chose appelle son contraire. »

Mode d'emploi: nous avons tenté de les classer par genre, sans en modifier une ligne, tout en intercalant des notules, des fragments de certains « bloc-notes » rédigés quand aucun sujet principal ne semblait s'imposer et quand, dès lors, j'allais piocher dans mon « moleskine » pour restituer le parfum éphémère de notre temps. Trois textes inédits viennent compléter cette offre. Et puis, il y a quelques autres articles qui, au contraire des chroniques du *Figaro*, m'avaient parfois permis de faire éclater le carcan des 7500 signes.

Car cette « contrainte », si elle constitue une « grâce », suscite toujours, cependant, chez l'écrivain, une insatisfaction. C'est parce que le strict exercice du journalisme

ne me suffisait pas que, très tôt, je me suis aventuré sur le chemin du roman. Ainsi avons-nous voulu boucler la boucle par une nouvelle qui se réclame de l'imaginaire, de l'amour du récit, du souci du suspense et de la description des mœurs de la comédie humaine.

Avec ce choix final, je souhaite que le lecteur retrouve, mises au service de la pure fiction, les lois énoncées plus tôt. Soyons humbles: toute forme de création exige l'humilité. Aussi bien, j'espère que ce dernier texte démontrera comment ce qu'on appelle le journalisme et ce qu'on intitule la littérature peuvent se renvoyer l'un à l'autre, dans la même passion de raconter, de « regarder », le même désir de prendre le lecteur par l'épaule et ne plus le lâcher.

Ph. L.

Paris, octobre 2010